LETTRE
ESCRITE A MR MOREAV, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Conseiller, Medecin, Lecteur & Professeur ordinaire du Roy;

PAR G. LAMY:

Dans laquelle il confirme les raisons qu'il auoit apportées dans sa premiere Lettre, contre la transfusion du Sang, en répondant aux Objections qu'on luy a faites.



ONSIEVR,

Comme i'auois agy auec Monsieur Denis de la plus obligeante maniere du monde, & que mon dessein n'auoit esté que d'examiner honnestement les raisons qu'il proposoit en faueur de la transfusion du Sang, & les experiences qu'il en auoit faites; Ie fus extremement surpris lors que ie leus il y a deux iours vne Lettre escrite sous le nom d'vn de ses Escoliers, dans laquelle on me recompense de mes ciuilitez par des injures, & de ma moderation par des termes les plus emportez que la colere & le dépit puissent fournir. Et comme si ces Messieurs n'auoient eu autre intention que de me traitter de toutes les manieres les plus offençantes, ils n'y ont pas proposé vn raisonnement, qu'ils ne l'ayent remply de cent paroles injurieuses; peut-estre par vne fausse politique, afin que tous ceux qui voudroient combattre, aussi bien comme moy, leur opinion nouuelle en fussent détournés par vne maniere d'agir si peu conforme à la mienne. Mais en verité, Monsieur, mon estonnement deuint infiniment plus grand, quand ie reconnus qu'ils auoient eu assez peu de discretion pour vous enueloper dans leur médisance, parce que vous auiez eu la

bonté de souffrir que ma Lettre vous fust dediée, & que toute la reputation que vostre merite vous donne parmy les gens d'esprit, n'ait pas pû les empescher d'auoir des sentimens si esloignez de la vray-semblance. I'aurois vn extréme regret que cette Lettre que ie vous ay adressée, leur eust fourny l'occasion de vous offencer, si ie ne sçauois que vostre vertu vous met au dessus de ces foibles attaques, & si ie n'estois assuré que les calomnies de gens, dont on ne connoist pas le nom, ne peuuent aucunement blesser l'honneur d'vne personne qui est estimée de tout le monde, & qui a d'autres employs plus considerables que ceux que l'examen de cette nouueauté luy pourroit fournir. Ce qui me semble plus estrange dans leur procedé, est qu'ils feignent d'estre ialoux de vostre gloire, & qu'ils taschent de persuader aux moins clairvoyans, en détournant malicieusement le sens de mes paroles, que i'ay plûtost tasché de me procurer de l'estime, lors que ie dis que mes raisonnemens ne vous déplaisent pas, que de vous faire honneur en les soûmettant à vostre jugement. Ils ne reconnoissent pas que i'ay voulu témoigner au public, par cette façon de parler, que vous n'estes point vn de ces bizarres esprits, qui ne peuuent rien approuuer s'il n'est conforme à leurs sentimens, mais plûtost vn honneste homme qui auez de l'estime pour tout ce qui vous paroist raisonnablement bien imaginé, quoy que peut-estre il ne vous semble pas veritable. Comme vous connoissez la sincerité de mes pensées, ie suis assuré que vous ne croirez pas leurs impostures; aussi ie n'en parle dans cette Lettre, qu'à dessein d'empescher les autres de s'y tromper. Ie vous supplie seulement, Monsieur, d'examiner, auec vostre bien-veillance ordinaire, la réponse que ie vas faire à leur Lettre, & de m'en donner vostre iugement à vostre premier loisir.

Il me semble qu'on peut fort iustement diuiser leur Lettre en injures & en objections. Pour les injures, comme ie les ay tousiours considerées comme des marques certaines de la foiblesse d'esprit de ceux qui les disent, elles me donnent beaucoup plus de compassion que de colere. Et en verité ie plains le malheur que les autheurs de cette injurieuse Lettre ont eu de déplaire, par leur maniere d'agir, à tout ce qu'il y a d'honnestes gens, & de voir que tout le monde condamna leur Lettre à estre corrigée, lors que Lundy dernier elle fut leuë publiquement dans l'Assemblée de Monsieur l'Abbé Bourdelot, qui quoy qu'elle luy soit dediée, fut le premier à la desaprouuer. Ie tascheray donc seulement de répondre aux objections qu'ils m'ont faites; & i'y répondray mesme aussi honnestement, que s'ils les eussent proposées auec la ciuilité auec laquelle les honnestes gens, qui ne sont point préoccupez, ont coustume d'examiner les difficultez que l'on met en controuerse.

Dans la premiere objection qu'ils me font, ils trouuent à redire que i'entreprenne de refuter les experiences de Monsieur Denis par de simples raisonnemens; & en cela ils m'accusent d'vne faute que ie n'ay point commise: Ceux qui prendront la peine de lire ma Lettre, connoistront aisément que ie ne les refute pas; mais au contraire, que ie les suppose fort obligeamment de

la maniere qu'il les a décrites; & mon dessein n'a esté que de montrer qu'elle ne sont pas suffisantes pour faire admettre la transfusion. Ie conjecture pourtant qu'ils veulent dire que ie deuois appuyer mes raisons par des experiences ; c'est à dire, pour parler clairement, qu'ils vouloient que ie fisse mourir cinq ou six personnes par la transfusion, afin de prouuer euidemment qu'elle est pernicieuse. Car de l'experimenter sur d'autres animaux, ils n'eussent pas voulu croire leur mort, quand mesme elle seroit arriuée ; ou pour le moins ils l'eussent attribuée au peu d'adresse du Chirurgien, qui auroit fait cette operation, comme ils l'insinüent sur la fin de leur Lettre ; quoy qu'vn des plus habiles Chirurgiens de Paris ait assuré dans vne des Conferences de Monsieur l'Abbé Bourdelot, qu'vn chien, sur qui il fit la transfusion en presence de quelques celebres Medecins de la Faculté de Paris, tomba en syncope, de laquelle il le fit à peine reuenir, & mourut cinq ou six iours apres.

Dans la seconde objection, les Autheurs témoignent estre surpris, de ce que le contenu de ma Lettre ne s'accorde pas auec les promesses que ie fais dans le titre. Premierement, ie ne fais point voir, à ce qu'ils disent, que Monsieur Denis ait mal répondu aux objections qu'il se fait dans sa Lettre : Ie vous supplie, Monsieur, de considerer qu'elles sont de deux sortes ; les vnes combattent la possibilité de la transfusion, & ainsi ie ne les touche point, puisque l'experience me demontre qu'elle se peut faire ; les autres combattent ses vtilitez, entre lesquelles ie n'en trouué qu'vne qui fust considerable, & qui meritast d'estre examinée : Mais comme i'éuitois curieusement de donner à Monsieur Denis la moindre occasion de se plaindre de moy, & qu'il me paroissoit impossible de pouuoir dire mon aduis sur cette objection, sans qu'il s'en offençast ; ie trouuay plus à propos de l'épargner par mon silence. Neantmoins comme son Escolier m'engage à en découurir mes sentimens, ie feray remarquer à tous ceux qui en voudront prendre la peine, que Monsieur Denis, apres s'estre fait vne objection tres-forte contre la transfusion, répond à vne autre toute differente ; de maniere qu'il semble auoir escrit la solution d'vne difficulté qu'il auoit seulement dans la pensée, & non pas de celle qu'il auoit escrite sur son papier.

C'est dans la page 5. ligne 38. où il parle en ces termes : *On pretend que toutes ces parties*, il entend parler de celles par où le sang passe en faisant ses circulations, *viennent peu à peu, soit par maladie, soit par la vieillesse, à vn certain degré d'intemperie & de malignité, qu'il est enfin impossible de les en retirer, & qu'en cet estat elles ont la force de communiquer leurs mauuaises qualitez à tout ce qui les approche, & ainsi qu'elles corromproient en peu de temps vn Sang loüable, dont on pretendroit les abbreuuer.* Ensuitte il veut confirmer cette raison par l'experience d'vn chien qui auoit receu le Sang d'vn autre chien galleux, sans que la galle luy eust esté communiquée. Iugez, Monsieur, si cette experience peut appuyer l'objection qu'il se fait, & s'il y a aucune connexion entre l'vne & l'autre. La réponse qu'il apporte est autant esloignée de l'objection, com-

me l'experience auec laquelle il la pretend confirmer : Voicy ces propres termes. *Pour répondre par ordre à tout cela, ie dis en premier lieu que cette grande intemperie, d'où l'on veut que le Sang ne puisse reuenir, est ou rare ou fort commune.* Ensuitte il continuë tousiours de parler de l'intemperie, & de la malignité du Sang, & s'efforce de prouuer qu'elle peut estre corrigée plus facilement par la transfusion, que par toute autre sorte de remede, sans expliquer comment il se peut faire que ce Sang estranger ne se corrompe point en passant par des parties gastées & corrompuës, qui est la difficulté qu'il s'estoit proposée luy-mesme, & à laquelle il a oublié de répondre. Il est vray qu'il ne le pouuoit pas, puisque les autheurs de la Lettre que ie refute, assurent dans l'histoire qu'ils rapportent d'vn Seigneur Suedois, sur qui la transfusion fut faite il y a quelque temps, que Monsieur Denis dit qu'elle ne peut pas guerir la corruption des parties solides. Cette ingenuë confession faite en peu de mots, doit estouffer dés la naissance les grandes esperances qu'on auoit conceuës de la transfusion, & faire auoüer mesme à ses approbateurs, qu'elle ne peut iamais apporter des vtilitez bien considerables. Car toutes les maladies qui arriuent, sans que les parties internes soient notablement offencées, se guerissent fort aisément par les remedes ordinaires, & il n'y a que le vice de ces mesmes parties qui fasse de la peine aux Medecins, & qui resiste à leurs remedes auec opiniastreté.

Pour les raisons que Monsieur Denis propose en faueur de la transfusion, ausquelles on me reproche de n'auoir point fait de réponse, ie ne me suis pas mis en peine, n'estant pas d'auis qu'on la fasse, de celles par lesquelles il pretend montrer qu'il seroit meilleur de se seruir du Sang des animaux, quoy qu'il fut bien facile de prouuer le contraire. Et ie pense auoir suffisamment satisfait aux autres, dont il se sert, pour persuader en general ses auantages, lors que i'ay prouué dans ma Lettre que le Sang d'vne beste ne peut pas nourrir vn homme. Ie diray neantmoins en passant, qu'encore que la nature, comme dit Monsieur Denis, semble nous enseigner la transfusion par la maniere dont elle se sert pour nourrir le fœtus dans le ventre de sa mere, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit vtile pour guerir les maladies ; & qu'il y a vne tres-grande proportion entre le sang de la mere & le fœtus, qui s'en doit nourrir, puis qu'il a esté en partie formé de la semence de la mere, qui estoit composée des particules de ce mesme sang, laquelle proportion ne se trouue pas entre le sang d'vn animal & l'homme, à qui il doit seruir de nourriture.

Vous me permettrez aussi, Monsieur, de vous dire que ie ne puis m'accorder auec Monsieur Denis, quand il dit que la transfusion peut remedier aux pertes de sang, & aux hemorragies, qui ne pouuans estre arrestées, sont cause de la mort des malades : Car ie ne pense pas que le Sang estranger demeure plûtost dans les vaisseaux percez, que le sang propre du malade qui a sorty par leurs ouuertures,

Ces Meſſieurs ont taſché de détruire par deux raiſons, ce que i'ay eſtably pour fondement au commencement de ma Lettre, lors que i'ay auancé que le Sang eſtranger ſe trouuoit meſlé en petite quantité auec le Sang propre dans le cœur de l'homme. La premiere eſt, que l'on peut faire vne euacuation de Sang auſſi grande que l'on voudra, auant que d'en introduire de noueau par la transfuſion ; ce qui ne me ſatisfait pas, puiſque ſi cette euacuation demeſurée ſe faiſoit tout d'vn coup, le malade mourroit peut-eſtre entre leurs mains ; & s'ils la font en diuers temps, il ſera guery par les ſaignées, ſans qu'on ait beſoin de la transfuſion ; à quoy i'ajoûte que ſi l'on fait reflexion ſur la multitude des veines, & ſur le mouuement circulaire du Sang, on reconnoiſtra aiſément que l'on ne peut pas empeſcher que ma ſuppoſition ne ſoit touſiours veritable. I'ay répondu dans ma Lettre par préuoyance à la ſeconde raiſon qu'ils ont apportée, & ainſi il ſeroit inutile d'y faire encore icy réponſe.

Ils attaquent enſuite auec emportement la diuiſion generale que i'ay faite des cauſes internes des maladies ; & pretendent que ie me ſuis groſſierement abuſé, quand i'ay dit que toutes les maladies, dont la cauſe eſt interne, procedent generalement, ou de l'abondance du Sang, ou de ſon impureté, parce que la diſette du Sang que i'ay oubliée, eſt vne ſource auſſi feconde de pluſieurs maladies, que les deux autres dont i'ay fait mention. Mais ie ne puis reconnoiſtre la pretenduë erreur dont ils m'accuſent, & ie ſouſtiens que ma diuiſion eſt fort legitime & fort exacte. Car la diſette du Sang ne peut raiſonnablement eſtre miſe au nombre des premieres cauſes internes des maladies, puis qu'elle n'en eſt ordinairement qu'vne ſuitte, & qu'elle ſuppoſe quaſi touſiours quelque intemperie precedente. Il eſt aiſé de montrer cette verité, dautant que toute diminution de Sang venant de cauſe interne, dont il s'agit icy, ſuppoſe neceſſairement, ou vice dans les parties qui doiuent conuertir les alimens en Sang loüable, ou vice dans les alimens, qui ne peuuent eſtre changez en vn Sang bien conditionné pour la nourriture du corps, ou vne exceſſiue chaleur qui le diſſipe & le conſume ; Et enfin pour ne pas faire vn détail qui ſeroit ennuyeux, ie ſouſtiens que la diſette du Sang eſt touſiours precedée d'vne autre maladie, comme de ſolution de continüité, ſoit que cette ſolution de continüité prouienne de cauſe externe, ou qu'elle naiſſe de l'abondance ou de l'impureté du Sang ; & ainſi elle pourra touſiours eſtre rapportée à la diuiſion generale que i'ay faite. Mais il ne faut pas s'eſtonner que ces Meſſieurs, qui ne ſont pas Medecins, & qui ſortent hors les limites de leur profeſſion, me reprennent en matiere de Medecine touſiours fort mal-à-propos.

Mais de quelque cauſe que vienne la diſette du Sang, ils pourront dire que la transfuſion ſera vn excellent remede pour déliurer les malades des foibleſſes qui la ſuiuent, & leur redonner leur premiere vigueur. Ie leur réponds, à condition qu'ils confeſſeront que ma diuiſion eſtoit iuſte, & qu'ils ont eu

tort de la critiquer; que ie suis en doute qu'elle puisse seruir en cette rencontre, quoy qu'il n'y en ait pas de plus fauorable pour elle; dautant que i'ay montré cy-deuant qu'il n'estoit pas auantageux de la pratiquer dans les pertes de Sang, & les hemorragies dont la cause est interne, & que la transfusion ne semble pas pouuoir estre vtile à ceux qui ont fait vne excessiue perte de Sang par de grandes blessures, puisque les Medecins estans ordinairement obligez de les faire saigner à cause de la fiévre qui les accompagne presque tousiours, ou de quelqu'autre raison qui leur est connuë; Il y a bien plus d'apparence que la transfusion leur seroit nuisible, puis qu'il y a indication de leur tirer du Sang. Que si par malheur vn bras se déliant apres vne saignée, dans vn malade qui dort, causoit vne perte de Sang considerable, la transfusion luy seroit peut-estre salutaire, si le Sang qu'on luy donneroit pouuoit le rétablir; mais comme le Sang d'vn animal de differente espece, que ces Messieurs pretendent employer, ne seroit pas propre à le nourrir, la transfusion luy seroit inutile, & peut-estre incommode.

Quand ces Messieurs veulent me contredire, en ce que i'ay dit qu'il seroit ridicule de proposer la transfusion pour guerir les maladies qui naissent de l'abondance du Sang, & qu'il suffit d'en diminüer l'excez par la saignée, ils donnent vne marque assurée que les plus beaux esprits sont sujets à tomber en de bien lourdes fautes. Car ie pense que comme il ne se peut iamais dire rien de plus vray-semblable que ce que i'ay auancé; aussi ne peut-on iamais apporter vne réponse plus éloignée du sens commun, que celle qu'ils ont faite. Ils disent qu'ils connoissent des Medecins, qui assurent que le Sang ne peche iamais en quantité, mais seulement en qualité; quand ce paradoxe manifestement contraire à l'experience & à tout ce qu'il y a eu de sçauans Medecins iusqu'icy, ne seroit pas euidemment faux, ma proposition seroit pourtant tousiours veritable, & on ne s'en pourroit seruir qu'à combattre la diuision generale que i'ay cy-deuant proposée des causes internes des maladies. Mais en quelle escole leur a-t'on appris que la plenitude n'arriue iamais qu'en apparence par l'échauffement du Sang, & la grande agitation qu'il a dans ses vaisseaux; si cela estoit veritable, elle ne se rencontreroit iamais sans vne extraordinaire chaleur, & sans fiévre : ce qui pourtant arriue tous les iours; & cette plenitude de sang pur & loüable est la bonne constitution, & pour ainsi parler l'abondance de santé, que le genie de la Medecine a commandé de diminüer par preuoyance, afin que le corps puisse sans danger reprendre de nouueau vne bonne nourriture.

Ils me pardonneront si ie dis qu'ils n'ont pas bien leu ce qui est escrit dans ma Lettre, lors qu'ils auancent que i'ay dit que l'impureté du Sang prouient d'vne excessiue chaleur qui s'y rencontre: Ils hazardent trop leur reputation, de proposer vne chose que tous ceux qui sçauent lire connoistront aisément n'estre pas veritable. Ceux qui en auront la curiosité, se donneront la peine de lire dans la page 3. ligne 25. de ma Lettre, & dans la page 6. ligne 4. de leur Réponse.

Ces Messieurs m'accusent ensuite d'auoir hardiment determiné ce que toute la Faculté de Medecine n'oseroit faire, lors que i'ay proposé que ie ne pensois pas qu'il y eust de maladies froides. Pour reconnoistre, Monsieur, qu'ils m'imposent vn peu trop librement, & qu'ils n'agissent pas auec assez de bonne foy, prenez la peine de lire dans la page 6. ligne 14. de leur Lettre, & vous remarquerez qu'ils auancent que ie dis que *l'intemperie du Sang ne prouient que de son excessiue chaleur, & que ie ne croy point qu'il y ait de maladies froides*; Et en apres jettez les yeux sur la page 3. ligne 27. de la mienne, & vous verrez que ie pretends que *les maladies causées par l'intemperie du Sang, tirent leur origine pour la plusspart d'vne excessiue chaleur qui s'y rencontre*; Et dans la page 5. ligne 29. *Ie ne croy point de maladies froides, ou pour le moins elles sont tres rares.* Apres auoir conferé leur citation, auec ce que i'ay escrit, vous connoistrez qu'ils ont supprimé, à dessein dans la premiere, *pour la plusspart*, & dans la seconde, *ou pour le moins elles sont tres-rares*; c'estoit pour prendre occasion de me dire toutes les paroles injurieuses qui se rencontrent dans la suitte; car s'ils eussent fidellement rapporté tout ce que i'ay escrit, ils n'eussent pas eu pretexte de s'emporter, & de dire que ie determine hardiment tout ce que la Faculté de Medecine n'oseroit faire, puisque parler comme i'ay fait, & auec la restriction que i'apporte, n'est pas hardiment determiner.

Mais comme ces Messieurs taschent de m'apporter quelques maladies, qu'ils disent estre froides, il est à propos de leur répondre, & de leur expliquer briefuement ma pensée sur cette matiere. Lors que ie dis que ie ne croy point de maladies froides, il faut entendre cela de leur cause antecedente, c'est à dire que ie pretends qu'il n'y a point de maladies qui naissent d'vne froide intemperie du Sang, & non pas qu'il ne se puisse trouuer des maladies qui fassent ressentir de la froideur, & qui ayent mesme quelque chose de froid pour leur cause conjointe, quoy que la chaleur en soit presque tousiours la cause antecedente. C'est comme s'en expliquent, à ce que ie pense, plusieurs sçauans Medecins de vostre Faculté, & mesme vn fort celebre du nombre des Professeurs Royaux qui l'enseigne publiquement, & c'est en ce sens que i'ay nié qu'il y eust de maladies froides du moins en si grand nombre, comme ces Messieurs s'imaginent. Cela supposé, ie soustiens auec de bien plus habiles gens que moy, que les catharres, rhumes, fluxions, & gouttes froides que ces Messieurs me proposent, ne prouiennent point d'vne intemperie froide qui soit dans le Sang, mais plûtost de chaleur, comme de la premiere cause qui met l'humeur en mouuement. Car comme nous voyons que la pluye, combien qu'elle soit froide, doit pourtant son origine à la chaleur du Soleil, qui esleue dans la moyenne region de l'air les vapeurs dont elle est formée: Aussi est-il vray-semblable que la chaleur des entrailles pousse vers le cerueau des vapeurs, qui s'y estans condensées, découlent sur les parties inferieures, & y produisent les maladies dont ie viens de par-

der. Pour les coliques qu'ils mettent au nombre des maladies froides, il y en a de trois sortes; sçauoir, venteuses, bilieuses & nephretiques. Ils ont trop d'esprit pour penser que les deux dernieres especes procedent de froideur; & ainsi ie croy fauorablement qu'ils ont voulu parler des venteuses, dont la cause prochaine est vn air enfermé dans l'intestin colon, qui n'en pouuant sortir le dilate outre mesure, & excite des douleurs insupportables: Or cet air ne prouient pas de la froideur du Sang, mais plûtost des alimens flatueux, ou d'vne mauuaise fermentation du chile. Enfin les paralysies, que ces Messieurs m'objectent, procedent de l'obstruction des nerfs, qui empesche la distribution des esprits; soit que dans le nerf il y ait vn corps qui le bouche, ou qu'au dehors il y ait quelque chose qui le comprime: & comme il n'importe que ces corps qui bouchent ou compriment soient froids ou chauds, on ne peut pas dire que la paralysie naisse necessairement de la froideur du Sang; & ainsi quand i'aurois auancé la proposition sans rien excepter, comme ils me l'imposent, ie ne serois pas conuaincu de sa fausseté par les exemples des maladies qu'ils m'ont proposées, la cause desquelles i'explique assez bien sans leur froideur pretenduë: Mais en verité c'est aller vn peu trop loin, de vouloir m'obliger à soustenir vne proposition generale, quand ie luy ay donné les restrictions que tout le monde y peut remarquer.

Comme i'auois montré dans ma Lettre que le Sang arteriel d'vn animal, dont Monsieur Denis pretend qu'il est meilleur de se seruir, ayant beaucoup plus de chaleur que le Sang venal d'vn homme ne le pouuoit pas rafraischir, ils font bien de vains efforts pour montrer le contraire: Ils ne répondent pourtant rien à la raison que i'ay apportée, mais ils reprennent auec beaucoup d'exageration l'experience auec laquelle i'ay tasché de la confirmer. Tout de mesme, disent-ils, que quoy qu'vn boüillon fasse ressentir de la chaleur à la langue & au gosier de celuy qui l'aualle, il ne s'ensuit pas qu'il le doiue eschauffer; aussi le Sang estranger n'eschauffera pas le Sang propre, encore qu'il fasse sentir de la chaleur aux veines par où il passe. Si i'auois dit que le Sang estranger deuoit eschauffer, parce qu'il faisoit en passant ressentir sa chaleur, leur comparaison seroit moins imparfaite: Mais i'ay conclu que le Sang estranger faisant sentir de la chaleur aux veines par où il passoit, estoit plus chaud que le Sang propre qui ne leur donnoit pas vn pareil sentiment; & de ce que i'auois montré qu'il estoit plus chaud, i'ay crû qu'il s'ensuiuoit assez raisonnablement, qu'il estoit plus capable d'échauffer le Sang propre, que de le rafraischir. On ne peut pas dire la mesme chose des boüillons que l'on aualle, qui sont tousiours beaucoup moins chauds que le Sang qui est dans les veines, quoy qu'ils produisent vn sentiment de chaleur sur la langue. Car il faut remarquer que la langue peut ressentir vne moindre chaleur que les veines ne ressentiront pas; ce que l'on reconnoistra aisément, si l'on considere que le Sang sortant de la veine, appliqué sur la langue, luy paroistra fort chaud, quoy qu'il ne fasse point ressentir de chaleur à la veine.

Ils

Ils pourſuiuent leurs raiſons en me reprochant fierement mon ignorance. Ils m'accuſent d'auoir confondu la chaleur actuelle auec la virtuelle, & pretendent, à ce que ie puis coniecturer par les termes de leur Lettre, que ce qui eſt actuellement chaud, peut auoir la vertu de rafraiſchir; & ainſi quoy que le Sang d'vn animal fuſt autant chaud actuellement, ou peut-eſtre plus que celuy de l'homme, il pourroit neantmoins le rafraiſchir par vne froideur virtuelle. Et moy ie ſouſtiens que cela eſt entierement impoſſible; I'auouë que l'experience me montre que ce qui eſt froid actuellement peut échauffer, encore n'eſt-ce pas trop bien parler: mais on ne me fera pas voir à ce que ie penſe, que ce qui eſt actuellement chaud, puiſſe rafraiſchir vne choſe à peu prés auſſi chaude. L'exemple de l'eſprit de viriol, qui pouſſé tout chaud dans les veines, coagule le Sang & le refroidit, à ce qu'ils diſent, ne prouve rien à mon deſauantage: Car la froideur n'eſt pas vn effet qui procede immediatement de l'eſprit de vitriol, mais vne ſuite de la coagulation du Sang, qui étouffant les eſprits, en eſteint par conſequent la chaleur. Ie ne penſe pas que ces Meſſieurs veulent rafraiſchir le Sang d'vne ſemblable maniere, autrement il ne ſe faudroit ſeruir que de tout ce qui nous peut faire mourir, car toutes les cauſes de la mort éteignant la chaleur, ſont en ce ſens là fort rafraiſchiſſantes. Ces Meſſieurs qui veulent paſſer pour eſtre fort experimentez, ont pourtant rapporté icy des experiences qui ne ſont pas veritables. De tres-ſçauants Chimiſtes m'ont aſſuré qu'ils ne croyent pas que l'eſprit de nitre, & l'huile de tartre, puiſſent échauffer le Sang, comme ils le propoſent; & en effet il y a bien plus d'apparence que l'eſprit de nitre eſtant acide, comme celuy de vitriol, auroit le meſme effet; neantmoins n'ayant pas eu le loiſir de l'experimenter, ie n'en aſſureray rien; mais ie certifieray de bonne foy que l'experience ma montré le contraire de ce qu'ils diſent de la chaux, car l'eau chaude l'échauffe bien dauantage, & plus promptement que la froide.

Ils pretendent auſſi que i'ay parlé contre la raiſon & contre l'experience, quand i'ay dit que la grande quantité de Sang propre, iointe auec l'exceſſiue chaleur qui ſe rencontre dans le cœur, échauffera le ſang eſtranger en pareil degré, plûtoſt que d'en eſtre rafraiſchie; parce, diſent-ils, que ſi vne peinte d'eau chaude eſt capable d'en échauffer vn demy ſeptier de froide, cette petite quantité de froide eſt auſſi capable de rafraiſchir vn peu la grande quantité de la plus chaude. Mais, Monſieur, ie ne puis m'empeſcher de vous dire, que ie m'eſtonne comment des gens éclairez, comme ces Meſſieurs, peuuent apporter vne comparaiſon ſi deffectueuſe. Il mettent demy ſeptier d'eau froide ſur vne peinte de chaude, ſe peut-il jamais faire qu'ils faſſent entrer dans le cœur le Sang eſtranger en pareille proportion? N'ay-ie pas demontré au commencement de ma Lettre, qu'il ne s'en trouuoit pas dans le cœur vne quantité qui fuſt conſiderable: Ils comparent l'eau froide auec la chaude; mais ou pourront-ils trouuer vn ſang qui ſoit en meſme proportion

de froideur, auec celuy de l'homme, qu'eſt l'eau froide auec la chaude? Ils comparent enfin l'eau chaude, qui n'a point en ſoy vn principe naturel de chaleur, auec le Sang qui eſt naturellement chaud, & dont la chaleur eſt inceſſamment entretenuë par le feu, qui eſt touſiours allumé dans le cœur, comme dans ſon foyer. Faiſons la comparaiſon plus iuſte, & diſons que comme vn demy ſeptier d'vne eau qui auroit cinq ou ſix degrez de chaleur, ietté dans cinq ou ſix peintes d'eau boüillante, dont la chaleur ſeroit toûjours conſeruée par le feu qui l'a fait boüillir, ne pourroit pas la rafraiſchir, mais au contraire, s'échaufferoit comme elle; auſſi le ſang d'vn animal qui eſt touſiours fort chaud, ſe rencontrant en petite quantité dans le cœur de l'homme, auec ſon Sang propre, qui eſt plus chaud que luy, & dont la chaleur eſt touſiours nourrie par le feu qui nous fait viure, receura vn pareil degré de chaleur, plûtoſt que de le temperer.

I'ay ce me ſemble fort bien demontré dans ma Lettre, qu'vn chile compoſé à deſſein de ſucs rafraiſchiſſants, peut en ſe iettant continuellement dans le cœur, le rafriſchir commodement. Mais pour adjoûter quelque choſe à ce que i'ay dit; Ie vous ſupplie, Monſieur, de faire reflexion ſur la nature de la fiévre, & de conſiderer que ie penſe auec pluſieurs ſçauans Medecins, qu'elle n'eſt qu'vne extraordinaire fermentation du Sang, qui ſe peut arreſter par des medicamens alteratifs, comme nous voyons que la fermentation du vin eſt arreſtée par le laict, le fromage, & autres choſes ſemblables: Celle de la biere, par le vinaigre & l'alun; & comme en vn mot toutes les fermentations peuuent eſtre empeſchées par pluſieurs cauſes, comme il eſt fort bien prouué par Kergerus, dans le Liure qu'il a fait de la Fermentation. Or, ie ne vois pas qu'vn Sang eſtranger puiſſe arreſter la fermentation du Sang d'vn homme, comme vn peu de bon vin ne peut pas arreſter la fermentation d'vn autre qui eſt preſt à ſe corrompre, quoyque le chile qui aura eſté fait à deſſein d'aliments & de remedes conuenables pour ce ſujet, le puiſſe tres-vtilement & tres-auantageuſement faire.

Ces Meſſieurs aſſeurent qu'il y a certains chiles qui donnent la fiévre en approchant du cœur; ce que le ſang tranſmis ne fait pas: mais il me ſemble qu'ils n'ont pas encore fait la transfuſion ſur des hommes à qui le chile donnaſt la fiévre, pour determiner que le Sang tranſmis ne la donne pas.

Aprés que les Autheurs de la Lettre que ie refute, ont crû auoir ſuffiſamment demontré que ie n'auois pas bien reüſſi, en voulant prouuer que la transfuſion ne pouuoit guerir les maladies qui naiſſent de l'intemperie du Sang, ils veulent voir, à ce qu'ils diſent, ſi ie ſeray plus heureux dans celles qui procedent d'vne particuliere malignité. Mais comme ils ſont vn peu trop ennemis de mon bon-heur, ils auoient peur de le rencontrer en cette occaſion: C'eſt ce qui a fait qu'ils n'ont point répondu à la raiſon que i'ay apportée, pour prouuer qu'il n'eſt pas poſſible que la transfuſion ſerue de remede à ces maladies, & qu'ils ont ſeulement taſché de iuſtifier vne comparaiſon, que

Monsieur Denis apporte sur ce suiet, que i'auois combatuë, & qui n'est pas legitime.

Pour venir à bout de leur dessein, ils taschent de faire voir qu'il y a de l'imprudence à dire que le vin, qui se corromp, ne peut pas estre corrigé par vn peu de bon vin: & pour montrer ma pretenduë ignorance, ils disent qu'vn chacun sçait que les Cabaretiers s'efforcent de contenter la diuersité des gouts, par le mélange des vins de differentes contrées. Iugez, Monsieur, si la passion qu'ils ont euë de me mal-traitter par leurs paroles, ne leur a pas troublé le iugement ? Si contenter la diuersité des goûts, estoit corriger les maladies du vin, il faudroit dire que l'eau les corrigeroit aussi, puisque nous voyons assez souuent des personnes à qui le vin pur ne plaist pas, & qui ne le peuuent boire s'ils ne le mélent auec de l'eau? Y a-il au monde quelqu'vn si peu éclairé, qui lisant les termes de Monsieur Denis, ne reconnoisse aisément qu'il parle de corriger les mauuaises qualitez qui peuuent détruire le vin, ou pour le moins que sa comparaison seroit impertinente. On veut aussi que par certaines liqueurs, que Monsieur Denis ne determine pas, il ait entendu d'autres vins qu'il n'a pas voulu nommer, parce qu'il a supposé que cela estoit connu de tout le monde ; neantmoins il dit dans sa premiere Lettre que ce sont des secrets ? Peut-on voir vne contradiction plus manifeste ; il faut que ceux qui veulent déguiser la verité, ayent vn peu meilleur memoire.

Or, pour conceuoir que les mauuaises qualitez qui tendent à la corruption du vin, ne peuuent pas estre corrigées par le mélange d'vn autre vin meilleur, il faut sçauoir que dans le vin qui se gaste, il se fait vne fermentation qui, si elle n'estoit empeschée, seroit suiuie de la corruption entiere du vin ; C'est pourquoy l'on tasche d'arrester cette fermentation, & d'empescher que les principes du vin qui sont en mouuement pour se separer, ne se des-vnissent ; & cela ne se peut faire par le mélange d'vn vin loüable & bien conditionné, mais par d'autres moyens que les curieux pourront lire dans Kergerus & Vvillis. Ie n'ignore pas pourtant que le vin doux qui n'est point encore fermenté, & qui n'est pas celuy dont i'ay parlé dans ma Lettre, ne puisse clarifier vn vin trouble, ou donner quelque force à vn vin foible, dont les esprits seront embarassez parmy son phlegme & ses parties terrestres, en excitant vne fermentation qui puisse exalter les esprits, ou precipiter les fæces ; mais ie nie qu'vn bon vin prest à boire puisse arrester la fermentation de celuy qui se va corrompre ; & ainsi la comparaison que i'ay faite du vin auec le Sang, est non seulement bien plus iuste que celle de Monsieur Denis, mais aussi tres-vtile, pour montrer qu'vn Sang pur & bien conditionné ne peut pas empescher la corruption de celuy qui se gaste.

Ie passeray icy plusieurs objections, dont la réponse est facile, pour examiner si l'explication que i'ay donnée aux experiences de Monsieur Denis, est aussi peu raisonnable, comme ces Messieurs s'imaginent. Ils disent pre-

mierement que si la crainte auoit pû mettre en mouuement les esprits de ce ieune homme, il eust esté deliuré des fascheux accidens qui luy estoient restez de la fiévre, vingt-quatre heures auant la transfusion, par l'apprehension de la cheute qui luy arriua pour lors; mais ces Messieurs confondent, ce me semble, deux passions bien differentes, & dont les mouuemens ne se ressemblent pas; il faut soigneusement distinguer la frayeur d'auec la crainte. La premiere, est vne passion qui naist à l'occasion d'vn grand mal prest à nous accabler, & qui nous surprend par son arriuée impreueuë, & l'autre est vne passion, qui procede d'vn mal que nous préuoyons vray-semblablement nous pouuoir arriuer, dont l'éuenement neantmoins paroist vn peu douteux. L'vne repousse en vn instant les esprits au dedans, & arreste leur mouuement de telle sorte, qu'elle fait quelquefois mourir subitement, & l'autre trouble nostre repos, agite extraordinairement les esprits, & empesche le sommeil; ce qui fait que quelques-vns la confondent auec l'inquietude. Cette derniere peut bien dégager les esprits; mais la premiere ne le peut pas: Or l'apprehension que ce jeune homme eut en tombant, estoit vne frayeur & non pas vne crainte, s'ils veulent ajoûter à cette crainte la douleur qu'ils luy firent dans l'operation, ie n'en seray pas fasché: car il me semble qu'elle y a pû beaucoup contribuer, comme nous voyons que les douleurs que l'on fait aux letargiques, les font reuenir de leurs assoupissemens.

Ils disent en second lieu, que ce jeune homme n'a point eu de crainte; mais Monsieur Desqarte, fort sçauant Medecin de la Faculté de Paris, dont la foy ne peut estre suspecte à ceux qui connoissent sa vertu & sa sincerité, assurera qu'vne personne d'esprit interessée dans le party de Monsieur Denis, m'a dit en sa presence, qu'on auoit bandé les yeux à ce jeune homme, comme l'on fait à ceux à qui l'on va trancher la teste. Iugez, Monsieur, si cette seule circonstance n'estoit pas capable de l'émouuoir, & de luy faire croire que le succez de ce remede pouuoit estre mal-heureux. D'ailleurs, il ne se peut faire qu'il ait esté assez stupide pour ne pas s'apperceuoir que ce remede estoit inusité, en voyant les circonspections & les ceremonies qu'ils apportoient pour le faire. Ils ont beau chanter le contraire: car comme ie suis assuré, Monsieur, qu'ils ont mis dans leur Lettre, contre vous & contre moy, cinq ou six impostures considerables, ie pense aussi qu'ils sont fort capables d'imposer à tout le monde. Ce que ie trouue d'agreable, est qu'ils ont dit dans leur seconde Lettre, qu'ils auoient tiré quelque peu de Sang à ce jeune homme apres la transfusion, & l'auoient comparé auec celuy qu'on luy auoit tiré auparauant, parce que i'auois aduerty dans la mienne qu'il l'eust fallu faire pour s'assurer de l'experience.

Comme c'est vn des principaux poincts de controuerse entre ces Messieurs & moy, de sçauoir si vn Sang estranger qu'on aura fait passer dans les veines d'vn homme, sera propre pour le nourrir, & que c'est vne question qui merite bien d'estre serieusement examinée; Ie vous supplie, Monsieur,

de souffrir que ie m'étende vn peu sur cette matiere. I'ay proposé dans ma premiere Lettre, que comme il ne se peut faire qu'vn animal s'engendre de la semence d'vn autre de differente espece : de mesme, il n'est pas vraysemblable qu'il se puisse nourrir de son Sang ; ce que i'ay tasché de prouuer par des raisons que ie trouue assez fortes, & ausquelles il me semble qu'ils n'ont pas fait vne bonne réponse ; Car tout ce qu'ils apportent sert beaucoup plus à confirmer ce que i'ay auancé qu'à le détruire. Ils disent que des femelles nourrissent dans leur matrice par la transfusion de leur Sang, des fœtus de differente espece, & qui ont esté engendrez par la semence des masles aussi de differente espece. Surquoy ie vous supplie de remarquer, que lors qu'vn animal s'engendre de deux autres differents en espece, il participe de la nature de l'vn & de l'autre, & leur ressemble exterieurement ; Comme l'on peut aisément voir dans les iumars & les mulets : ce qui confirme admirablement bien mon opinion, & prouue assez éuidemment, qu'il y a, comme i'ay dit, dans la semence de chaque animal des particules figurées en telle façon, qu'estans mises en vn mouuement conuenable, elles s'arrangeront pour former vn animal semblable à celuy dont elles sont sorties, & n'en pourront iamais produire vn autre de diuerse nature, sinon par le meslange qu'elles peuuent auoir auec les particules d'vne semence de differente espece, & en cette rencontre l'animal produit est comme vn composé des deux natures ; Ce qu'on remarque facilement dans les exemples que i'ay rapportés, & il n'y a rien de merueilleux qu'vn mulet soit nourry du sang d'vne caualle, puisqu'il a esté en partie formé de sa semence. Mais il faut faire icy vne remarque assez curieuse, qui confirme tres-puissamment ma pensée, sçauoir que les animaux engendrez d'vn masle & d'vne femelle de differente espece, participent beaucoup plus de la nature de la mere, que de celle du pere ; parce qu'outre qu'ils sont en partie formez de sa semence, aussi bien que de celle du pere, ils ont encore l'auantage d'auoir esté nourris de son sang dans la matrice, & d'en auoir succé le lait pendant leur ieunesse. C'est pourquoy ceux qui ont décrit les moyens d'auoir de bons mulets, ont remarqué auec beaucoup de raison, qu'il estoit bien meilleur d'accoupler des asnes auec des caualles, que des cheuaux auec des asnesses.

De tout ce que i'ay dit, l'on peut, ce me semble, assez iustement conclure, que comme la semence est caracterisée pour produire vn animal semblable à celuy dont elle est sortie, sans que le mélange d'vne autre de diuerse nature puisse l'empescher d'en donner des marques euidentes ; de mesme le Sang est composé, en sorte qu'il peut fort bien restablir les parties de l'animal dans lequel il se forme, sans qu'vn autre de differente espece puisse luy oster l'impression & les caracteres qui l'y rendent propre.

Ces Messieurs s'abusent presque tousiours par la comparaison qu'ils font des alimens pris par la bouche auec le Sang transmis, & concluent de l'vn à l'autre ce qui n'est pas tolerable, puisque les alimens que nous prenons per-

dent entierement leur nature par tous les diuers changemens qu'ils souffrent dans la bouche, dans l'estomach, & dans toutes les autres parties par où ils passent auant que d'arriuer au cœur, & par la separation qui se fait dans les intestins des parties propres pour nourrir l'homme, & pour seruir à ses fonctions d'auec celles qui ne le sont pas: Or le Sang transmis ne peut auoir tous ces changemens, mais tel qu'il est entre dans les veines, & se dégorge dans le cœur, ou selon l'opinion des Cartesiens, estant seulement rarefié, il est en apres poussé dans les arteres, pour en cet estat seruir de nourriture à toutes les parties du corps. Neantmoins pour donner couleur à leur comparaison, ils me conseillent d'estudier encore quelque temps en Medecine, pour y apprendre qu'il se fait trois coctions dans nostre corps, dont la premiere faite dans l'estomach n'est pas, à ce qu'ils assurent, considerable. Croyez-vous pas, Monsieur, qu'ils feroient bien de profiter eux-mesmes de l'aduis qu'ils me donnent, & d'estudier pour desaprendre vne erreur qui renuerse toute la Medecine, que l'experience conuainc euidemment de fausseté, & qui est contraire au sentiment de tous les Medecins, qui assurent vnanimement que la premiere coction est d'vne telle importance, que les defauts que s'y rencontrent quelquefois ne peuuent iamais estre corrigez par les suiuantes.

Il reste maintenant à examiner si le Sang transmis peut-estre rendu propre à nourrir l'homme, en circulant plusieurs fois par le cœur. Pour moy ie pense que cela n'est pas possible; car il faudroit que les particules de ce Sang estranger, qui sont caracterisées & figurées, pour reparer la perte que font tous les iours les parties solides de l'animal, dont on a pris le Sang, pussent changer de figure, & en receuoir vne propre pour restablir la ruine qui se fait dans les parties de l'homme, par le mélange qu'elles auroient auec son propre Sang; ce qui ne me semble pas pouuoir arriuer, comme ie l'ay prouué par la comparaison que i'en ay cy-deuant faite auec la semence. Et en effet si le Sang de l'homme pouuoit rendre le Sang estranger propre à le nourrir, n'auroit-il pas aussi bien la force de le corrompre : ou au contraire, si le Sang estranger peut corriger la corruption du Sang de l'homme, n'aura-il pas bien la vertu de se le rendre semblable, quant aux figures des particules dont il est composé.

Ils répondent que la diuersité des figures ne vient peut-estre que de la diuersité des pores qui les criblent, & non pas des coctions. Mais ie ne sçay à quoy seruiroient toutes ces coctions differentes, si ce qu'ils disent estoit veritable; & il est difficile de s'imaginer que les cribles donnent les figures, puis qu'il semble qu'ils ne sont faits que pour separer les choses diuersement figurées. L'exemple qu'ils cherchent parmy les arbres confirme ce que ie dis, car il y en a beaucoup qui meurent quand ils sont greffés les vns sur les autres, & vne plante ne croist pas sur toutes sortes de terre, dont on ne peut rendre autre raison, sinon qu'il ne se trouue pas dans les sucs des arbres des

corpuſcules propres pour paſſer dans les fibres de tous les autres de diuerſe nature, ny dans chaque endroit de la terre des particules aſſés bien figurées pour entrer dans les pores des racines de toutes ſortes de plantes; & lors qu'vn arbre croiſt hanté ſur vn autre, il faut conclure qu'il ſe trouue dans les ſucs de celuy-cy des atomes differens pour les differents pores de l'vn & de l'autre: Les experiences qu'ils ont faites, quand elles ſeroient veritables, ne conuainquent pas; parce que ne ſe pouuant faire qu'ils ayent tout tiré le Sang d'vn animal pour luy en donner de nouueau, l'eſtranger ſe trouue toûjours meſlé auec le propre; De ſorte qu'il faut croire que ſi quelques animaux ſont échappés de cette operation ſans en eſtre incommodés, ils auoient vn Sang bien vigoureux, qui s'eſt purgé comme d'vn excrement du Sang eſtranger qu'on luy auoit donné par les voyes ordinaires que ſe purge le Sang, ſoit naturellement, ſoit par les remedes.

Ie veux, Monſieur, auant de finir cette Lettre, vous prier de remarquer auec moy que ces Meſſieurs ſont touſiours iniuſtes dans leurs comparaiſons. Comme il y a des perſonnes âgées, diſent-ils, qui ſe nourriſſent du lait d'animaux, ſans pourtant contracter des inclinations brutales; auſſi ſe peut-il faire qu'ils reçoiuent leur Sang ſans contracter ces meſmes inclinations: Comme ſi l'on pouuoit conclure la meſme choſe du Sang tranſmis, que des alimens qui ſe prennent par la bouche.

Concluons donc plûtoſt, que comme le lait peut donner des inclinations brutales aux enfans, ſelon le rapport des Hiſtoires, encore que ce lait ſouffre beaucoup de changemens, & ſoit purgé de ſes parties groſſieres, auant de ſe meſler dans le Sang; de meſme le Sang eſtranger mis ſans aucune alteration dans les veines d'vn homme luy communiquera des inclinations conformes à la nature de la beſte dont il a eſté tiré.

En verité, Monſieur, il faut que ie vous diſe que c'eſt vne choſe plaiſante, de voir la peine que ces Meſſieurs ſe donnent, de raconter au long l'hiſtoire du Seigneur Suedois, comme s'ils l'auoient reſſuſcité par leur transfuſion. Ils accommodent tout à leur auantage, ils deuinent les cauſes de ſa maladie & de ſa mort, apres les auoir reconnuës par l'ouuerture qu'ils firent de ſon corps: mais il me ſemble que s'ils vouloient éuiter le reproche de n'auoir pas agy comme de prudens Medecins, & s'exempter du blaſme d'auoir tenté mal à propos leur remede, ils ne deuoient pas ſe vanter d'auoir eſté ſi habiles gens dans le Diagnoſtique; & la derniere reflexion que ie vous ſupplie de faire ſur cette matiere, eſt que ſi les morts ſeruent auſſi bien à confirmer l'vtilité de leur remede, que ceux qui par bon-heur en ſeront réchappés, il n'y a pas d'apparence de pouuoir iamais faire voir que la transfuſion ſoit pernicieuſe.

I'eſpere, Monſieur, que vous iugerez par mes réponſes que leurs Obiections n'ont pas tant de force comme ils ſe l'imaginent, & que s'ils euſſent eſté vn peu moins preoccupés, ils n'euſſent pas tombé en de ſi furieux em-

portemens. Vous vous estonnerez peut-estre de ce que i'ay tousiours parlé en plurier des autheurs de cette Lettre, comme si ie croyois qu'ils eussent esté plusieurs à la composer. I'auouë, Monsieur, que ç'a esté ma premiere pensée, & que ie m'estois persuadé que Monsieur Denis auoit fourny les raisonnemens, & son Escollier les injures: car ie ne pensois pas qu'vn homme qui fait profession d'estre Philosophe, pust auoir assez de bassesse pour dire mille paroles outrageantes à vne personne qui l'auoit traité, comme moy, auec toute sorte de ciuilité. Mais comme ie finissois cette Lettre, i'ay esté obligé de changer de sentimens, ayant appris, comme vous sçauez, par vn des amis du pretendu Autheur, qu'il n'auoit point commis d'autre faute que de prester son nom à Monsieur Denis, duquel mesme il des-approuue la conduite, & contre lequel il est comme scandalisé d'auoir mis son nom à la fin d'vne Lettre, qui n'a pour plus grande preuue que des suppositions ridicules contre vous, & des iniures de toutes les manieres contre moy.

Pour vous, Monsieur, i'espere que vous receurez ma réponse auec autant de bien-veillance que vous auez receu ma Lettre, quoy que ie sois assuré que vous n'approuué pas entierement les principes de Descartes, dont i'ay esté obligé de me seruir pour combatre ses Sectateurs auec plus de force, & ie pense aussi que vous connoissez assez mon dessein, pour iuger que tout ce que ie propose n'est qu'afin qu'on examine mieux la transfusion, auant que de la reduire en pratique, & pour vous témoigner, Monsieur, en vous faisant le iuge de mes raisonnemens que i'ay pour vostre merite, toute l'estime que peut auoir vn ieune homme comme moy qui suis sans déguisement,

MONSIEVR,

A Paris, le 26.
Aoust 1667.

Vostre tres-humble seruiteur,
LAMY.

A PARIS,
Chez IEAN DELAVNAY, sous la Porte de la Classe de la Place de Sorbonne. M. DC. LXVII.
AVEC PERMISSION.